





**Tout ce qui compte**



Adib Y Tohme

# **Tout ce qui compte**

## **Roman**

Éditions Tsundoku-Paris  
[www.editions-tsundoku.com](http://www.editions-tsundoku.com)

Première édition 2019

En couverture : © Illustration streetsmartstudios  
ISBN : 978-9953-0-4658-7  
Tous droits de traduction, de reproduction et  
d'adaptation, réservés pour tous pays.

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Tsundoku

## Remerciements

Je tiens à remercier mon éditeur R. Sade pour sa patience et sa confiance. Toute ma gratitude aux équipes de Tsundoku et de Ciel pour leur soutien. Merci à l'équipe de Streetsmart Studios pour son assistance inestimable et pour la création et la réalisation de la couverture. Enfin, merci à ma femme Joumana. Tu es extraordinaire.

## Avertissement

Ce livre est entièrement le produit de l'imagination de l'auteur, en particulier en ce qui concerne les personnages, les noms d'entreprises et les organes institutionnels, la structure d'ensemble de l'œuvre et le fil conducteur totalement inventé. Toute ressemblance avec des personnes, des marques ou des institutions réelles doit être considérée comme le fruit du hasard ou participant de l'imaginaire collectif, comme il advient dans n'importe quelle fiction fondée sur l'invraisemblance.





À K.G, G.K.G ou G.G...



L'histoire que je m'apprête à raconter est un enchevêtrement de plusieurs histoires. Des histoires de gens, des histoires de la vie, des fragments de vie, celle qu'on mène, celle qui nous dépasse, celle qu'on invente et celle qui nous invente, des histoires d'une vie dédoublée, c'est-à-dire fragmentée, divisée entre une vie exhibée, ouverte au regard des autres, et une vie intime, secrète, douloureuse, qui puise son inspiration dans les profondeurs de notre inconscient et de nos rêves, et dans laquelle on s'interroge sur le sens de l'autre vie, en pleine conscience ou à notre insu.



Les écrivains ont deux vies. L'une, où vous les croisez vivants dans la rue, dans un café, sur une place dans une soirée, partout, avec la pesanteur de leur corps et leur esprit souvent absent. L'autre, dans leurs livres, où, sans corps, mais non sans mots, ils vous disent ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils vont devenir. Qu'est donc cette vie dédoublée dans laquelle ils s'enfoncent ? Ont-ils le privilège de vivre deux fois, ou le malheur de ne vivre pas même une seule ? Mènent-ils leur double vie à parts égales, et quelle est la part de la seconde, tenue pour secondaire ? Écrire pourrait-il être une sorte de vie augmentée, quand la vie quotidienne n'offre plus qu'un mode d'existence par défaut ? L'une est-elle plus vraie que l'autre ? Vivent-ils dans les livres la seule vie, la grande, au prix de la renonciation à la première, la moindre, la vie vide, parmi les gens et les choses ?



**Gibran**





Ce qui compte ne peut pas toujours être compté, et  
ce qui peut être compté ne compte pas forcément.  
Albert Einstein

Mardi 25 septembre, 22 h 20

Tout commença le 25 septembre dernier. Je me trouvais à une soirée à Achrafieh, un quartier de l'est de Beyrouth. J'étais seul au milieu d'un tas de gens, perdu dans mes pensées, sirotant un verre de vodka sur la terrasse du 27<sup>e</sup> étage. De là-haut, on pouvait admirer la beauté des contours de la ville sans s'attarder sur la laideur des détails. Autour de moi, l'alcool coulait à flots, la douceur du climat et le parfum des roses contrastaient avec l'odeur des déchets du monde d'en bas.

L'appartement aurait pu remplir les pages d'un magazine de décoration : des salles blanches, aux espaces vides, à l'exception d'un grand canapé en cuir qui trônait au milieu de la pièce principale et lui servait de point d'ancrage. Il y avait surtout les œuvres d'art originales qui s'affichaient çà et là sur les murs, mises en relief par un éclairage parfait.

Tout y était de bon goût et équilibré. On pouvait admirer à loisir un graffiti de Banksy (en l'imaginant s'autodétruire), un Picasso représentant des révolutionnaires ou un tableau immense de John Armleder. Il y avait aussi des toiles marquées par des peintres libanais et des structures modernes qui jouaient, elles aussi, sur les effets de lumière. Une photo de la gueule d'un requin. Une grande sculpture dans un bloc de granit dont on pouvait penser que c'était de l'art primitif. Primitif ou contemporain ? La frontière est floue. L'art servait de lieu et l'espace de non-lieu. J'étais en train de réfléchir à l'acte de création, au contraste entre la vacuité de l'espace et la plénitude des murs. De quel côté se trouve l'art, si le néant est partout, ça change quoi ? Ce n'est pas l'art qui se rend invisible, mais c'est l'invisible qui devient art, en prenant forme. Et incite à réfléchir et à se poser des questions.

Une convive me salua. Je ne l'avais pas vue approcher. Tiré de mes pensées, je bafouillai quelques mots de politesse puis lui tournai le dos. Cinq secondes plus tard, je sentis comme un coup

de poing violent dans l'estomac et j'eus comme une révélation. Je me retournai. La femme qui avait surgi devant moi était toujours là, choquée par ma réaction, mais souriante. Un sourire qui venait surtout de son regard. Je ne pourrai jamais oublier ce regard, vif, à la fois rieur et triste, avec des cernes parfaitement maquillés sous ses yeux tendres. Ses cheveux noirs étaient défrisés et cachaient une étoile tatouée sur sa nuque. Elle devait avoir quarante ou cinquante ans. Quelle importance, on ne lui donnait pas d'âge. Elle était d'une beauté renversante, de cette beauté inaltérable qui fait que vous embellissez avec le temps.

Pour expliquer ma confusion, je dis :

- Excusez-moi, j'étais... j'étais...

Mais les mots ne vinrent pas. Toutes les répliques possibles parcoururent l'ensemble de mon corps, les pensées s'entrechoquèrent dans ma tête, mais la parole resta absente. Comment expliquer où j'étais ? La belle invitée vint à mon secours :

- Tu étais égaré dans le labyrinthe de tes souvenirs.

Après un échange de regards de cinq secondes, interminables, elle ajouta avec un sourire tendre :

- Qu'est-ce que tu es devenu ?

Jamais une question ne me parut plus difficile.

Qu'est-ce que je suis devenu ? Maintenant ? Hier ?

Le film de ma vie se déclencha brusquement et des flash-back défilèrent en accéléré. Et souvent, dans ce genre de situations, je me voyais disparaître sans m'en aller. Un trou noir parcourut mon esprit, mes pensées se vidèrent et je m'entendis prononcer la réponse la plus débile, la plus nulle qui puisse sortir de la bouche d'un homme :

- Je suis Gibran, et je suis un peu perdu.

- Oh oui ! tu l'es, Gibran, affirma-t-elle avec un sourire espiègle.

À la façon dont elle m'avait répondu, je ne pouvais pas dire si elle affirmait que j'étais Gibran ou que j'étais perdu. Sans attendre ma réponse, elle ajouta :

- En tout cas, tu ne fais pas ton âge.

Une sensation bizarre me chatouilla le creux de l'estomac. Je reconnus aussitôt ce beau sourire et cette voix grave, unique, inoubliable.

- Mayra, c'est toi ? Je ne peux pas y croire ! C'est vraiment toi ?

Son regard intense plongea dans le mien et fit palpiter mon cœur. Elle caressa sa chevelure de sa main droite et me sourit. J'en étais à mon cinquième verre. Lorsqu'elle fut à portée de bras, elle me sauta dessus, m'enlaça et sembla ne plus vouloir me lâcher. Elle m'embrassa chaleureusement sur la joue et me lança :

- Tu ne sembles pas faire partie de ce monde.

- Tu parais en pleine forme, lui répondis-je, encore tout étonné de la trouver ici. Tu parais... être la même qu'avant, en plus belle !

Et c'était vrai. Elle était plus belle que dans mes souvenirs.

Elle sourit de nouveau.

- Tu sembles en pleine forme, toi aussi.

Je promenai mon regard tout autour du salon et fixai mon verre de vodka à moitié vide. Je n'arrivais

pas à croire que j'étais ici, dans un appartement à  
Beyrouth avec Mayra.

